

ARSÈNE HOUSSAYE

---

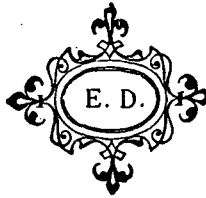
LES  
CONFESSIONS

*SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE*

1830-1890

---

TOME SIXIÈME



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, Place de Valois (Palais-Royal).

1891

Droits de traduction et de reproduction réservés.

saïs déjà qu'il se cache chez vous ; voyez ce mot du préfet de police. »

Sans doute je fus éloquent dans mes prières : le colonel me promit d'être très doux dans les accusations comme accusateur public. Quand je l'eus bien convaincu que mon ami était un affolé parmi ceux qui font la révolution dans la révolution, il me promit de désarmer les juges. Il me fallut conduire Esquiros à la prison militaire. Il en revint de loin, car au lieu de paraître repentant devant le tribunal, il cria bien haut qu'il restait tout à ses idées comme l'Évangéliste du peuple : « Qu'est-ce qu'un homme ? *Rien*. Qu'est-ce qu'un principe ? *Tout*. Le président lui répondit : Vous avez raison. Un principe c'est tout, un homme ce n'est rien. »

J'ai cru alors que mon ami était perdu. Mais on l'acquitta au nom des principes immortels. Il reparut au Deux-Décembre sur la barricade où fut tué Baudin. On l'a revu en 1870, après sa proscription, proconsul à Marseille ; six mois après il osa proclamer à Versailles les droits de la Commune. Il mourut sénateur des Bouches-du-Rhône. Marseille lui a donné un tombeau.

En ses derniers jours, Esquiros m'apporta son *Évangile du peuple*, avec cette dédicace :

A ARSÈNE HOUSSAYE, *amicus amico, frater fratri*.

ALPHONSE ESQUIROS.

## VII

### *Théo et Flaubert*

**T**héo, qui n'aimait pas les universitaires, regrettait souvent de n'avoir point professé sous le portique, comme Aristote et Platon.

« Quelle merveilleuse école que la mienne ! disait-il : « en levant la tête, j'aurais forcé les imbéciles à avoir « de l'esprit, j'aurais induit les notaires en l'art du « style. »

Revenu de tout, il disait que la littérature était un métier et non pas un art. Maxime du Camp « peint d'une touche vraie et spirituelle le Théo marchand de copie, à propos de Flaubert venu exprès de Rouen pour consulter le maître sur le sacerdoce littéraire, ce qui nous fit dire : « Tu vas ressembler à Panurge interrogeant les oracles. »

Ce fut un soir après dîner que Théo donna sa consultation à Flaubert. Ni l'un ni l'autre ne se comprirent, car ils parlaient une langue différente.

En écoutant les considérations de Flaubert sur l'art et les devoirs de l'artiste, Gautier ébaucha un sourire et, prenant le contrepied de la piste, ce qui lui arrivait quelquefois, il répondit : « Je connais ça ; c'est la maladie du début, comme la rougeole est la maladie de l'enfant. Lorsque nous habitons, dans la rue du Doyenné avec Arsène Houssaye, Camille Rogier et Gérard de Nerval, qui s'était construit une tente à l'aide d'une échelle double, et d'un vieux rideau en brocatelle, nous avons de ces idées-là. Faire des chefs-d'œuvre, je sais ce que c'est. J'ai fait *La Comédie de la mort* ; j'ai donné deux volumes de prose pour que l'on imprimât mes vers, dont on a vendu soixante-quinze exemplaires. Des chefs-d'œuvre tout le monde en fait, puisque tout le monde croit en faire.

« En ceci comme en toute chose il n'y a que la foi qui sauve. Tu crois à la mission de l'écrivain, au sacerdoce du poète, à la divinité de l'art : ô Flaubert ! tu es un naïf

L'écrivain vend de la copie comme un marchand de blanc vend des mouchoirs ; seulement le calicot se paye plus cher que les syllabes, et c'est un tort.

« Toute la sculpture grecque est contenue dans la Vénus de Milo ; de même, toute la prose, toute la poésie française peuvent être réduites à un volume. Si ce volume est sauvé, l'art littéraire de la France est sauvé. Ajouterastu une ligne à ce volume ? Je n'en sais rien, tu n'en sais rien, nul n'en sait rien : dans deux cents ans peut-être, on pourra le savoir. »

Ainsi parla Théophile Gautier, ce qui troubla fort Flaubert. Un peu plus il retournait à Rouen pour se croiser les bras. Il écrivit pourtant *Madame Bovary*, mais sans se faire d'illusions. C'est bien un peu toujours par hasard qu'on fait un beau roman. Après *Madame Bovary* Flaubert voulut chercher une autre héroïne dans le Rouennais ; mais Théo lui dit : « Il ne faut pas toujours faire le même roman. Puisque tu sais quelque chose des tems passés, prouve la variété de ta plume, peins une figure antique comme j'ai fait dans le roman de *la Momie*. Va-t'en rêver sur les ruines de Troie ou sur les ruines de Carthage. Prends pour héroïne une sœur d'Hélène ou une Carthaginoise, oui, une Carthaginoise, ce sera original. » Et Théo à grands traits indiqua tout *Salammbô* à Flaubert.

Il y aurait un beau livre à faire sous ce titre : *Comment se font les livres*.

